

**José Maria
Ridao**

L'arabisme dans l'Université espagnole

José Maria Ridao est diplomate, conseiller de l'Espagne auprès de l'OCDE.
Traduit de l'espagnol par Abdelatif Ben Salem.

L'image de Francisco Codera travaillant avec acharnement dans la solitude la plus totale, sur une langue, une littérature et une histoire dont les vestiges furent soigneusement effacés de la culture espagnole, a laissé une trace indélébile sur notre arabisme. « *Homme frugal, si austère et si simple dans ses habitudes, qu'il semble n'avoir jamais abandonné sa vocation sacerdotale* ». Ainsi le décrivait James T. Monroe dans son ouvrage *Islam and the Arabs in the Spanish Scholarship*. Le fondateur des études arabes modernes en Espagne résumait par cette phrase admirable, devenue avec le

temps contrepartie parodique et prétentieuse, voire vénale, les caractéristiques d'un groupe d'écrivains et d'érudits totalement engagés dans la réappropriation des huit siècles les plus controversés de notre histoire.

Le lien entre l'intérêt croissant pour les études

arabes et la pénétration colonialiste européenne au Maghreb et au Moyen-Orient est aujourd'hui unanimement admis. Le lent processus de décomposition de l'Empire ottoman, accéléré par les aspirations nationalistes de Muhammad Ali et la prise de position consécutive des puissances européennes dans le bassin méditerranéen ont ouvert une voie que Paris et Londres ne tarderont pas à emprunter. Les orientalismes anglais et français récemment apparus se mettront au service des visées hégémoniques de leurs pays respectifs. En dépit de l'arrivée tardive et des ambitions limitées de l'Espagne au grand partage colonial, l'origine de notre orientalisme ne peut en aucune manière échapper à ce lien : la naissance des études arabes au XVIII^e siècle coïncide avec les premières incursions marocaines des ministres de Charles III. L'« Association espagnole pour l'exploration de l'Afrique » comptait parmi ses membres les arabisants les plus prestigieux du XIX^e siècle ; le Centre d'études arabes conçu par Julian Ribera – idée bien accueillie par le conservateur Maura, même si elle ne s'est jamais concrétisée –

préfigure la démarche adoptée plus tard par le gouvernement français dans le but d'asseoir pacifiquement une domination qui commençait à donner des signes d'épuisement en Algérie. Cependant, si les études arabes en Espagne trouvent leur origine dans les « explorations géographiques » entreprises sous le règne de Charles III et les escarmouches colonialistes postérieures, leur extension et leur perpétuation semblent être en contradiction avec les échecs répétés des tentatives expansionnistes en Afrique du Nord : si, comme ce fut le cas pour le reste de l'Europe, l'arabisme espagnol avait connu le même sort que notre politique africaine, le monde musulman ne nous serait probablement pas aussi méconnu qu'il le fut à l'époque la plus noire de l'Inquisition.

La reconnaissance de l'existence d'un lien très précoce entre notre arabisme et l'Université est, en revanche, moins unanime. Autrement dit, comment expliquer la survivance des études arabes pendant les très longues périodes d'inactivité et de repli de l'intervention espagnole au Maroc sans recourir à l'argument de son enfermement dans les chaires d'enseignement universitaire ? L'abandon de l'esprit de la Contre-Réforme destiné à maintenir, comme l'affirme José Castillejo, « *l'unité spirituelle grâce à la foi commune* », l'inauguration d'un net processus de sécularisation de l'enseignement, mené en étroite relation avec les conceptions absolutistes des descendants de Louis XIV – lesquels, tout en reconnaissant le catholicisme comme seule et unique religion d'Etat, refusaient d'admettre la suprématie du Saint-Siège – et le souci pédagogique des monarques éclairés allaient créer un climat tolérant, même s'il n'était pas tout à fait propice à l'étude de la langue dans laquelle s'exprimait la foi ennemie, langue abandonnée peu de temps après la prise de Grenade et le décret d'expulsion des Juifs. La promotion de l'arabe au rang de matière – au même titre que l'hébreu, la physique expérimentale, les mathématiques, la logique et le droit naturel – dans l'une des écoles secondaires créées par Charles III fut décidée trois ans après l'expulsion des jésuites en 1767,

et semble être la conséquence de la réforme de l'instruction publique engagée par les monarques du XVIII^e siècle. Admises dans les amphithéâtres, les études arabes échappèrent aux influences d'une politique extérieure instable en Afrique du Nord en s'appuyant sur les demandes mêmes en matière d'enseignement supérieur, ce qui finira par les frapper d'un ostracisme dont les effets se font encore sentir aujourd'hui.

L'arabisme académique a coexisté à ses débuts avec un arabisme romantique incarné par des missionnaires, des voyageurs et des explorateurs dont le meilleur représentant est sans aucun doute le catalan Domingo Badia qui endossa l'identité du sage Ali Bey afin d'accomplir un périple qui le conduisit en Asie et en Afrique entre 1803 et 1807¹. Cependant, c'est à partir de Francisco Codera que l'Université commença à monopoliser à son profit le champ des études arabes et inaugura dans le même temps une tradition corporatiste qui, bien que parallèle à ce qui fut créé à l'échelle des autres disciplines, eut la mauvaise idée de ne pas disparaître à temps et continue d'entretenir encore de nos jours une caste intellectuelle de plus en plus stigmatisée et autosuffisante. De Codera à Ribera, de Ribera à Asin, et de ce dernier à Garcia Gomez, une chaîne ininterrompue de maîtres et de disciples s'est succédé dans les universités depuis cette date. Tandis que les chaires d'enseignement des autres matières se sont vertigineusement multipliées au cours des cent dernières années, celles d'arabe ont progressé à un rythme imperceptible, s'assurant ainsi un monopole dont les desseins ne sont pas toujours exempts de tout reproche. Contrairement à ce qu'affirme Alejandro Nieto dans sa recherche consacrée à l'Université espagnole actuelle, la lutte pour les chaires d'enseignement d'arabe n'opposent pas

1. Barcelonais, administrateur du monopole royal des Tabacs à Cordoue et arabisant autodidacte, il se fit circoncrire à Londres et gagna le Maroc déguisé en grand seigneur arabe. Les récits de son voyage furent publiés en français – et traduits en plusieurs langues – en 1814 sous le titre *Voyages d'Ali Bey el-Abassi en Afrique et en Asie pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807, par un chérif et prince abbasside, religieux, docteur, sage et pèlerin*. Lire l'excellente étude consacrée à Domingo Badia par Juan Goytisolo : « Les voyages d'Ali Bey », in *Chroniques Sarrasines*, Fayard, 1985. (NDT)

des écoles – inexistantes par ailleurs, si l'on se réfère à des critères de méthode et non à l'éventail de comportements paternalistes et serviles – mais des personnalités controversées qui, en dépit de leurs divergences, semblent d'accord sur l'essentiel : ne partager en aucune façon leur statut privilégié.

L'entrée des études arabes à l'Université n'entraîna pas la fin des préjugés anti-arabes, bien au contraire : nos arabisants se transformèrent en porte-drapeau des valeurs de la civilisation occidentale face à la barbarie musulmane. Même si, par rapport à l'antipathie déclarée de Simonet pour le monde musulman ou à la position de Conde, Gayangos et Saavedra, on constate un net progrès dans la levée des obstacles les plus solides à l'épanouissement des études arabes, le changement d'attitude observée chez ces auteurs n'est pas aussi radical qu'on veut bien nous le faire croire. « *Le discours qui impute le retard de l'Espagne sur les autres puissances européennes, du point de vue du développement, aux séquelles de notre passé musulman, écrit Juan Goytisolo, se dessine en filigrane dans leurs écrits.* » Malgré leur incapacité à contrer l'idée tenace de la responsabilité musulmane dans les heurs et malheurs de l'Espagne, les arabisants du XIX^e siècle n'en continuèrent pas moins de considérer avec indulgence le passé andalou, mais sans pour autant parvenir à en finir avec ce cliché. La force des préjugés anti-arabes se manifestera surtout dans l'étroitesse du cadre historique et géographique à l'intérieur duquel les arabisants étaient disposés à adopter un comportement débarrassé, en apparence, de préjugés et de mystifications. Ce qu'on admire dans l'Andalus, on le dénigre à Marrakech. Ce qui, de ce côté-ci du détroit, est considéré comme un louable esprit d'entreprise et une noble âme guerrière, devient déloyauté, hostilité et rapine de l'autre côté. L'émerveillement face à un passé andalou dénaturé et fabriqué à la limite du tolérable pour des consciences bourrées de préjugés entraînera des conséquences insoupçonnables. L'histoire d'al-Andalus, aussi étrange que cela semble, est encore à écrire. Les travaux qui

existent souffrent de ce que Dozy appelait déjà du provincialisme intellectuel : une lecture inattentive des manuels d'histoire en usage nous porterait à croire que l'al-Andalus constitua l'axe intellectuel économique et politique du très vaste Empire musulman, alors qu'avec leurs splendeurs plus ou moins grandes selon les époques, les territoires péninsulaires vus depuis Damas, Bagdad ou Tunis n'ont jamais été autre chose que ce qu'ils étaient en réalité : des zones périphériques. D'où la surprise en constatant que, de même que Menendez Pidal revendique une forte présence de la péninsule dans l'histoire littéraire européenne, nos arabisants attribuent à l'al-Andalus le grand rôle qu'il n'a jamais joué dans le monde islamique.

La vigueur du stéréotype anti-arabe finira par donner lieu non seulement à la falsification de la place et de l'importance des territoires péninsulaires par rapport au centre du pouvoir musulman, mais aussi à l'occultation d'une part non négligeable de l'histoire d'al-Andalus. L'arrivée des Almoravides en 1091 a anéanti la « sympathique » théorie du métissage entre hispaniques et arabes-orientaux, par laquelle les arabisants essayèrent d'instiller leur répugnance anti-islamique. Lorsque Garcia Gomez affirme tranquillement que la défaite d'al-Mutamid devant Yusuf Ben Tashufin, prince des Almoravides, sonna le glas de la « véritable civilisation arabo-espagnole », il voulait en réalité par là amputer notre passé – comme l'avait fait avant lui Dozy dans sa monumentale *Historia de los musulmanes de España* – d'une période s'étendant sur pas moins de quatre cents ans, mais marquée du stigmate, devenu honteux, de la soumission de la péninsule à la domination du Maure nord-africain. Ne valait-il pas mieux renoncer et oublier ce qui s'était passé ? Ni l'histoire ni la littérature, ni l'art né à l'époque des empires nord-africains ne semble avoir suscité le moindre intérêt de nos arabisants jusqu'à une date récente. Les œuvres des penseurs tels qu'al-Rusafi, Ben Sahl, Nazim al-Qartayani, Ibn Tufayl et Averroès ont été considérées comme des exceptions dans un vaste océan de fanatisme et d'inculture, alors que nous savons que la majeure partie de la

production culturelle andalouse la plus originale est apparue au cours des XII^e et XIII^e siècles.

En dépit des préjugés, la prépondérance du thème andalou dans nos études arabes a souffert de l'absence d'alternative jusqu'aux années soixante, lorsque, écrivait Pedro Martinez Montavez, « *un jeune arabisme espagnol, d'origine universitaire – enthousiaste ? naïf ? prémonitoire ? réaliste ?... à l'encontre des idées reçues – s'efforça courageusement de racheter à l'échelle nationale notre ignorance crasse et notre imperturbable indifférence envers la jeune et nouvelle littérature arabe* ». Ce « jeune arabisme universitaire », surgi dans les années soixante-dix, reproche à la vieille école son manque de sensibilité vis-à-vis de phénomènes récents apparus dans le monde islamique et plus particulièrement son silence devant le drame palestinien. Cependant, après avoir assumé de manière définitive son caractère universitaire et exprimé l'inquiète volonté rédemptrice par laquelle il tente d'arracher le public à son ignorance et son indifférence, l'arabisme espagnol moderne s'est montré incapable de tenir ses promesses : considérer l'Université actuelle comme un instrument de rédemption, même culturelle, est un acte de foi, touchant par son innocence, mais qui demeure dérisoire devant l'énormité de la tâche. L'insistance obsédante à revendiquer le caractère universitaire des études arabes semble déplacée lorsque l'on sait que depuis leurs origines, c'est-à-dire depuis l'époque de Charles III, elles ne quittèrent pratiquement jamais l'Université. Chaque fois que nos arabisants se réfèrent à leur statut d'universitaire ou qu'ils stigmatisent en l'accusant d'ethnocentrique quiconque ose émettre une opinion sur tel aspect du monde arabe, ils essaient tout simplement de faire de cet objet d'étude, sur lequel ils croient détenir un droit exclusif, leur chasse gardée. L'apparence de haute spécialisation dont ils habillent nos études arabes n'a d'autre but que d'écarter les amateurs et les curieux : qu'il s'agisse de la simple traduction d'une quelconque nouvelle contemporaine ou d'une anthologie de jeunes poètes moyen-orientaux, et la critique de presse, qui donne habituellement son avis sur les œuvres

traduites de l'anglais ou du français, se sent déchargée de sa tâche.

Cet effort de rédemption dont parle Martinez Montavez, n'est ni original ni inattendu. Quand, en 1770, les études arabes, supprimées après la prise de Grenade, furent réhabilitées, les arabisants se trouvèrent dans la nécessité d'exhumer une période historique de huit siècles à propos de laquelle semblait n'exister aucune mémoire. Les études arabes revendiquèrent la connaissance d'un passé qui faillit disparaître avec la destruction par le feu des manuscrits arabes et la suppression des chaires d'enseignement des matières islamiques, point d'orgue de la politique menée par les Rois Catholiques. On improvisa alors un encyclopédisme de campagne où nos arabisants entreprirent tous azimuts des études grammaticales, historiographiques ou philosophiques que les autres chaires avaient abandonnées. L'important était, comme ce fut le cas en 1970, de « racheter l'ignorance crasse et l'imperturbable indifférence » de nos compatriotes d'alors. La situation, comme on peut le constater, n'a pas beaucoup changé : le jeune arabisme espagnol a institutionnalisé ces travaux encyclopédiques grâce à la création du département universitaire « Arabe et islam », dans lequel, sans renoncer au bénéfice de l'exclusivité qu'accorde la prétendue spécialisation, on parle d'arabisme total ou intégral. La contradiction et la supercherie du nouvel arabisme est aujourd'hui crûment mise en lumière : l'apparence extérieure de haute spécialisation correspond, à l'intérieur, à un domaine qui embrasse la langue, la philosophie, l'histoire, la littérature, l'art, la géographie et la sociologie d'une quinzaine de pays dans leur histoire. Spécialisation en quoi ? Idées sommaires, gestes mystificateurs et corporatisme vénal. Histoire d'alcôve, littérature d'auteurs, répertoire des titres et des dates, le tout coquettement agrémenté d'impressions pompeuses et banales, apprentissage de la langue arabe en castillan irréprochable constituent la table des matières avec laquelle le « jeune » arabisme, retranché dans sa tour d'ivoire universitaire, forme les spécialistes des disciplines arabes.

Remplacer l'étude du passé andalou par l'intérêt exclusif pour la littérature arabe contemporaine, se lamenter des méfaits du colonialisme ou prendre partie pour la cause palestinienne ne constituent pas des leviers capables de transformer l'école traditionaliste déficiente. Malgré le caractère spectaculaire des changements d'orientation opérés dans les années soixante-dix, il reste toujours facile de déceler la persistance de l'influence traditionaliste sur les études arabes. Parler d'école novatrice n'est qu'une façon de voir les choses, qui part, à l'instar de l'arabisme traditionnel, d'une erreur de principe : celle qui consiste à croire, contrairement à une idée communément admise depuis Kant, que c'est l'objet d'étude et non la méthode qui fait une science. Ainsi, là où un brillant arabisant traditionaliste écrit que la vie d'al-Mutamid fut toute poésie, un brillant arabisant rénovateur lui répond comme en écho que la poésie de Qabbani est tout amour ; là où l'un évoque la sensibilité exquise du roi sévillan, l'autre réplique en parlant de la sensibilité adolescente du poète syrien. Effusions, débordements, envolées lyriques, où seule apparaît clairement l'extrême ignorance des plus élémentaires instruments critiques et philologiques qui sévit dans l'arabisme espagnol. « Dupe ? Naïf ? Prémonitoire ? » C'est possible, mais ce qui est sûr, contrairement à l'opinion de Pedro Martínez Montavez, c'est que notre arabisme est superficiel, et il le restera aussi longtemps qu'il n'aura pas compris l'urgence qu'il y a pour lui à résoudre la contradiction entre son apparence extérieure et sa réalité intime lamentable. Que la période andalouse soit intégrée dans les programmes de la faculté d'histoire, que l'histoire du droit n'omette plus la production juridique islamique de la péninsule, que la littérature médiévale enseignée dans les facultés de lettres prête l'attention qu'ils méritent aux auteurs d'al-Andalus peut supposer la liquidation de notre arabisme, soit, mais à condition d'assumer sans le moindre complexe notre passé hispano-mauresque. Malheureusement, la réforme universitaire en cours semble faire pencher la balance en faveur du maintien de l'état actuel des choses en

permettant l'existence du département « Arabe et islam », et en se contentant, pour toute innovation, de créer un certain nombre de postes de professeur fonctionnaire.

Un département « Arabe et islam » qui, malgré tous les efforts pour cacher la vérité, ne pourra jamais constituer à lui seul une spécialisation, à moins que l'on reconnaisse symétriquement, même si cela prête à sourire, aux universités de Fez, de Bagdad ou de Damas la possibilité de mettre sur pied du département « Christianisme et Occident », par exemple.

Ni austères, ni simples dans leurs habitudes, les arabisants espagnols, en revanche, n'ont pas perdu cette espèce de vocation sacerdotale qui, selon James T. Monroe, accompagna Francisco Codera sa vie durant. Fidèles à l'image du fondateur des études arabes modernes, ils continuent à travailler en solitaire et même avec acharnement dans certains cas. On ignore le travail collectif, tandis que se multiplient de sourdes rivalités dans une corporation qui, cinquante ans plus tard, commence à montrer des signes de médiocrité affligeante.

Ni recherches, ni théories, ni contribution remarquable à la vie intellectuelle espagnole : les arabisants, de nos jours, se contentent de traduire tout ce qui leur tombe sous la main sans autre critère de sélection que la révérence à tout ce qui est écrit en arabe. Des traductions médiocres d'auteurs médiocres publiées dans de timides collections subventionnées, articles minimum et interminables colloques oiseux constituent la maigre récolte de ces intellectuels. La grandiloquence avec laquelle cette corporation évoque son activité est on ne peut plus claire dans l'introduction à la traduction d'une courte pièce de théâtre qui ne fut jamais représentée, où l'un de nos arabisants écrivait : « *Sa première mondiale fut donnée à Madrid en version espagnole et en comité restreint sous le haut patronage de l'Institut hispano-arabe de la culture* ». Ce qu'il voulait probablement dire en parlant de première mondiale c'est que, jusqu'alors, même parmi les amis les plus proches, personne ne s'était donné la peine d'aider à sa représentation.